Léon Francioli, compositeur et contrebassiste

Autor(en): **Francioli, Léon / Gallaz, Christophe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 6

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932546

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Léon Francioli, compositeur et contrebassiste

Né à Lausanne en 1946, Léon Francioli participe en 1982 à la création du quartette BBFC (avec Jean-François Bovard, Daniel Bourquin et Olivier Clerc), qui rayonnera en Suisse et à l'étranger durant plus de quinze ans. Il poursuit aujourd'hui sa collaboration avec Daniel Bourquin sous l'étiquette des «Nouveaux Monstres», produisant notamment l'année dernière «Amnésie», spectacle mêlant l'exécution musicale à la projection simultanée de photographies tirées du fonds Magnum. Ce travail a fait l'objet d'un film réalisé par Pascal Magnin.

Propos recueillis par Christophe Gallaz

«J'ai toujours vécu dans un environnement d'images. Elles sont le matériau qui me pousse le plus vivement au voyage intérieur, et dans la plus grande plénitude. Pourquoi? Parce qu'elles fabriquent en moi de la musique. Si je ne connaissais que la musique et ne pratiquais qu'elle, en ne m'entourant jamais d'images, ma solitude serait complète. Je ne serais que moi. Je serais autiste. D'ailleurs, la musique elle-même est seule au monde. Mais pour moi, le fait d'interpénétrer constamment la musique et les images, au gré d'un échange et d'une circulation quotidiens, me permet de rejoindre le monde et de savoir que j'en fais partie.»

«Je grappille les images partout, sous toutes leurs formes. Je les prends au cinéma, en tant que photographies, en tant que tableaux, dans les expositions ou dans la rue, et des thèmes musicaux me viennent aussitôt. L'autre jour, j'aperçois en plein Lausanne deux chiens faisant l'amour. Leurs propriétaires respectives sont deux femmes que je connais – des prostituées exerçant leur art dans mon quartier. Elles discutent avec un entrain si vif et si soutenu qu'elles ne s'aperçoivent pas du manège advenant au bout de leur laisse. A la fin de leur conversation, elles entreprennent de repartir chacune dans une direction opposée, mais c'est impossible. Leurs bestioles restent soudées cul contre cul. Situation formidable. Image extraordinaire qui se traduit en moi, instantanément, puis de façon récurrente pendant des heures, jusqu'au lendemain, comme du tango.»

Léon Francioli

Photo: Gérald Bosshard

«J'aime les œuvres cinématographiques qui sont de la matière plastique, littéralement parlant – au sens où l'on dit «arts plastiques». Mon film de chevet est «La nuit du chasseur», datant de 1955, qui est la seule réalisation de l'acteur Charles Laughton. Je l'ai découvert au début de mon adolescence, au cinéma Bio, à Lausanne, vers l'âge de treize ou quatorze ans, et n'ai plus cessé de le revoir. A l'instar d'autres longs métrages («Les nuits de Cabiria» de Fellini, «Uccellacci e uccellini» de Pasolini, «La nuit des forains» de Bergman, «Citizen Kane» de Welles, une poignée d'autres), il me donne la possibilité de réinventer mon propre film à l'intérieur de celui qui se déroule à l'écran. Liberté formidable! Je peux détourner la figure du héros pour en faire un minable, ou l'inverse. Je peux décréter que tel canard aperçu sur une pelouse est en réalité le personnage principal du récit. Je peux tout décider. Comme dans certains tableaux de Chagall, je pourrais faire voler un cheval dans les cieux, et ce serait légitime. «La nuit du chasseur» est du cinéma qui non seulement se donne pour ce qu'il est, mais m'offre de quoi faire mon propre cinéma dans le sien. Qui m'offre de quoi *jouer* à proprement parler. Wenders, à côté de ça, chez qui tout semble accouché par la technique, et dont le moindre horizon filmé pourrait n'être décrit que par une longueur de focale, est inexistant.»

«Les images sont mon hygiène quotidienne. Presque toute ma musique, je la compose en regardant la cassette d'un film dont j'ai coupé le son, ou ce que je trouve à la télévision, par exemple la course cycliste Paris-Roubaix – une vraie procession, jusqu'au sens religieux du terme, sur des dizaines de kilomètres. Il m'arrive aussi d'appréhender certains textes à la façon d'images, comme ces quelques dizaines de pages extraordinaires dans lesquelles Schopenhauer décrit le vieillissement des femmes, sur un ton de cruauté parfaitement indéfendable: un vrai film en accéléré qui transforme à toute allure les jeunes filles en vieilles choses rabougries. Et pour moi, immédiatement, une musique tonale qui devient atonale, ou l'inverse, avec une association particulière d'instruments.»

«Mais rien de ce que je dis là n'est étonnant. Tous les grands cinéastes, de Godard à Jarmusch, en passant par les classiques, ont réalisé des bandes-son formidables. L'image sauve le son, ou le son sauve l'image, et les deux sauvent la vie». ■